

Le BULLETIN ne publie que les manuscrits acceptés par les SECTIONS et communiqués par les SECRETAIRES.

A NOS LECTEURS.

Les révolutionnaires socialistes de New-York ont enfin une imprimerie à leur disposition.

Après avoir formé plusieurs sections et s'être affiliés à l'Union républicaine de langue française de St-Louis (Missouri), ils ont créé un organe : le *Bulletin de l'Union républicaine*, pour publier les travaux de leurs sections et ceux des autres sections correspondantes.

L'existence de leur Bulletin mensuel une fois assurée, ils ont songé à le faire paraître plus souvent et surtout régulièrement; mais convaincus que cela ne leur serait possible que lorsqu'ils auraient une imprimerie à eux, ils ont dirigé leur attention sur ce point.

La célébration de l'anniversaire de la république de 1848 leur a paru être une excellente occasion pour obtenir les premiers fonds nécessaires à leur entreprise, et ils se sont empressés de la saisir.

Organisé par quelques membres dévoués de l'Union, un banquet a été offert le 24 février aux socialistes révolutionnaires de New-York.

Leur nombre a été considérable et le banquet splendide. Les recettes de la soirée ont dépassé les dépenses de \$204.35. Ce surplus, comme cela avait été décidé à l'avance, a permis d'acheter l'imprimerie désirée.

Cette imprimerie a été mise au service des typographes des sections de New-York.

C'est le premier pas fait vers cet idéal social qui veut que le crédit soit gratuit et mutuel entre le travail et le capital, et que la société mette à la portée de tous les instruments de travail dans des conditions telles, que l'individu voie ses intérêts s'harmoniser avec ceux de la collectivité.

A l'heure qu'il est, l'Union a deux modes de manifestation : un journal dans lequel chacun pourra réclamer en faveur de ses droits lésés, faire entendre ses plaintes, exposer ses griefs et raconter ses souffrances; tonner enfin contre les injustices multipliées dont lui ou ses frères travailleurs sont souvent victimes; et une imprimerie créée spécialement pour le service de la République sociale des peuples, destinée à imprimer au prix du coût toutes les brochures, tous les livres et journaux servant à la propagande socialiste et révolutionnaire, et où plus tard tous les typographes pourront travailler à des conditions d'indépendance et de dignité qu'ils ne peuvent trouver nulle part ailleurs.

Ensuite, on pourra sans doute, — et pourquoi non, si on le veut? — créer une librairie et plusieurs autres branches de production; mais il sera temps d'en parler quand le moment de les organiser sera venu.

Dorénavant, le *Bulletin* paraîtra régulièrement le 1er et le 15 de chaque mois, et nous espérons inaugurer l'année 1871 par un journal hebdomadaire.

Ceci dit, nous prions ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé, de nous faire parvenir le plus tôt possible le montant de leur abonnement.

Un dernier mot :

Nous prions de nouveau les secrétaires correspondants de nous envoyer le compte-rendu des travaux de leurs sections respectives, afin que le *Bulletin* soit, de fait comme de nom, l'organe de l'Union républicaine toutentière.

De l'Education des Adultes.

Dans une discussion sur l'éducation un citoyen s'exprime ainsi:

— Etablissez votre république, disait-on à Platon. — Donnez-moi des hommes, répondait-il.

Eh bien! citoyens, quand on parle de régénérer l'éducation publique, c'est le cas de dire aussi: Donnez-nous des professeurs.

Plusieurs siècles de despotisme nous ont inculqué ce maudit préjugé: Il y a dans le monde des grands et des petits, des supérieurs et des inférieurs. Trop souvent encore, nous nous inclinons devant ce que l'on appelle: l'homme de talent, l'homme d'élite.

Nous commençons, il est vrai, à secouer les langes du passé, à comprendre qu'il n'y a ni hommes supérieurs ni races supérieures.

A force de les avoir vus à l'œuvre, ces êtres privilégiés, ces intelligences d'élite, nous finissons par nous dire:

De loin, c'est quelque chose, et de près, ce n'est rien.

Mais hélas! si nous réclamons tous la liberté pour l'homme, beaucoup la nient pour celui qui en aurait le plus besoin: l'enfant.

Sans doute, si nous fatiguons l'enfant de leçons dont il ne comprend pas la portée, de langues mortes dont il ne sent pas l'utilité, d'études qu'il ne peut ni comprendre ni apprécier, par cela même qu'elles sont au dessus de son âge, sans doute, dis-je, la férule devient un complément nécessaire de l'éducation. Mais au contraire, si nous savons nous mettre à la portée de l'enfant, si nous comprenons qu'il y a chez elle un fond de curiosité inépuisable qu'il suffit d'alimenter, oh! alors, nous verrons que la liberté est possible pour l'enfant comme pour l'homme, et que, si la contrainte est parfois nécessaire, c'est plutôt à l'impuissance du maître qu'à un mauvais vouloir de l'élève qu'il faut s'en prendre.

Mais nos professeurs, habitués aux routines universitaires, forcés quand même de suivre ces routines dans leur pratique journalière, peuvent-ils comprendre cela?

Hélas! l'esclavage est encore si près de nous, que l'étude attrayante, tout comme le travail attrayant peuvent à peine se concevoir.

Et cependant, la nature a mis chez tout homme un désir insatiable de liberté, un besoin invincible de résister à toute oppression; voilà pourquoi nous convoitons toujours le fruit défendu: Faire ce qu'on défend, c'est protester, c'est affirmer qu'on est libre. L'enfant proteste contre les caprices de la nourrice, l'écolier contre les ordres du magister, l'homme, contre les décrets des despotes. En tout temps, à tout âge, l'homme résiste à l'arbitraire et réclame la liberté.

Ah! si l'on savait se mettre à la portée de l'enfant, si l'on savait l'intéresser, l'entraîner dans une série d'études attrayantes, au lieu de la gourmanderie, de la contrainte, le résultat serait bien différent. Si au lieu d'études répugnantes, on le menait dans les champs pour étudier les fleurs, les insectes, les oiseaux, tout ce qui frappe ses yeux, tout ce qui excite sa curiosité; si on lui apprenait l'astronomie en face du ciel étoilé; si on ne lui faisait faire un nouveau pas dans le sanctuaire de la science qu'après lui en avoir inspiré le désir, lui en avoir fait sentir l'utilité, je vous le demande, citoyens, aurait-on besoin de contrainte? Non, non, mille fois non! au lieu de pousser l'enfant au travail, il faudrait plutôt réprimer son ardeur.

Mais hélas! pour cela, il faudrait que les professeurs, les parents, tous ceux qui ont influence sur la jeunesse aient dépouillé le vieil homme, se soient débarrassés des préjugés, des manies et des vices que nous devons, à des siècles de despotisme et d'esclavage.

Voilà pourquoi, citoyens, sans négliger rien de ce qui a rapport à l'éducation de l'enfant, nous devons surtout nous préoccuper de l'éducation des adultes.

Toute idée de vérité et de justice, dès qu'elle s'est fait jour dans les intelligences, se réalise bientôt dans les faits. L'histoire nous prouve à chaque pas que l'avènement d'une idée nouvelle produit toujours des réformes complètes, radicales, dans les institutions de la société.

Et puis, n'oublions pas que l'éducation se fait d'exemples, non de préceptes. On a beau prêcher les enfants, ils ne font jamais ce qu'on leur dit, mais ce qu'ils voient faire. Pouvons-nous espérer de réformer l'éducation des enfants, si nous ne réformons d'abord ceux qui doivent les guider par leur exemple, plus encore que par leurs leçons?

Quelle éducation peut-on espérer de parents et de maîtres corrompus par de ridicules préjugés et par l'influence délétère d'une fausse organisation sociale?

Peuvent-ils former des citoyens, ces prêtres de toutes sectes qui ne savent qu'étouffer la pensée, annihilier la raison?

Peuvent-ils former des citoyens, ces *Duruy*, ces *Tardieu*, serviteurs du pouvoir qui les paie; serviteurs, jusqu'au point de prostituer la science au service de toutes les infamies, de toutes les lâchetés, de tous les crimes; serviteurs, jusqu'au point de signer des certificats de folie contre les sains d'esprit ennemis du pouvoir, et des certificats de raison en faveur d'un fou furieux, mais qui s'appelle *Bonaparte*?

Peuvent-elles former des citoyens, ces grandes dames qui abandonnent leurs enfants, loin du toit paternel, aux soins d'une nourrice, pour se livrer sans entraves aux plaisirs futiles des salons?

Peuvent-ils former des citoyens, ces millionnaires dont les enfants, entourés de valets prêts à faire leurs moindres caprices, se croient des êtres supérieurs, parce qu'ils voient les autres leur obéir?

Peuvent-ils former des citoyens, ces riches oisifs qui, ne sachant que faire de leur temps et de leur argent, dépensent l'un et l'autre dans les orgies?

Peuvent-ils former des citoyens, ces prolétaires qui, dédaignant les joies du foyer, ne cherchent qu'à s'étourdir au cabaret?

Et ces malheureux nés dans les bouges du vol et de la prostitution, peuvent-ils devenir autre chose que des gibiers de potence?

Vous le voyez, citoyens, pour élever convenablement l'enfant, il faut d'abord réformer les adultes, et pour réformer ceux-ci, il faut changer avant tout l'ordre politico-économique de la société.

Pour que la réforme sociale passe dans les institutions, il faut qu'elle s'affirme dans les esprits. Mettons la science à la portée des masses, non pas cette science officielle qui s'efforce d'accorder la raison et la foi, le despotisme et la liberté, le passé et l'avenir; non pas cette érudition écolastique dont on ne nous berne que trop; mais la science vraie, rigoureuse, mathématique, qui dissipe l'erreur et les préjugés au flambeau de la vérité. Développons chez le peuple le goût des études sérieuses, pour l'arracher des lectures frivoles qui ne servent qu'à l'endormir, à le corrompre. Répandons partout la haine de l'oppression et l'amour de la liberté. Disons bien haut, qu'il ne faut plus de chaînes pour l'homme, ni d'entraves pour l'enfant; que chacun doit pouvoir exercer et développer librement toutes les facultés, toutes les aptitudes qu'il a reçues de la nature. Un homme a beau être corrompu par le milieu qui l'entoure, tant qu'il sent en lui de grandes convictions, de généreuses aspirations, il est grand; et s'il joint à cela l'élan et le feu de la jeunesse, il est parfois sublime.

Le jeune homme est toujours généreux: les intrigues de l'intérêt personnel, le souffle éervant de l'égoïsme, ne l'ont pas encore corrompu; bercé par l'espérance, il est toujours prêt au sacrifice; peut-il songer à de mesquins intérêts quand l'avenir s'ouvre radieux devant lui!

Agissons donc sur les adultes, citoyens, si nous voulons que ceux-ci réagissent utilement sur l'enfant; formons des hommes!

Lazare, c'est le peuple; courbé sous le double joug de la misère et de l'ignorance, il souffre, il s'affaïsse, il meurt!... Mais qu'une grande doctrine d'égalité, de justice, lui rende un peu d'espoir, et, secouant sa torpeur, nous le verrons renaitre à la vie. A nous, citoyens, à nous de préparer sa résurrection; à nous de lui crier comme le Christ: LAZARE, LEVE-TOI!...

Nous vivons à une époque de transition: les institutions du passé s'ébranlent, et l'on voit poindre déjà l'aurore de l'avenir. A nous de jeter à tous les vents l'idée nouvelle, à nous de répandre la semence que nos

Section de Topeka.

Que se passe-t-il donc en notre diocèse de Paris et dans notre province la France, que nous n'ayons pu prévoir depuis longtemps? Impuissant à gouverner le petit coin du globe qui s'appelle la France, et à y constituer le *serpent gouvernemental* qui s'appelle l'empire au temps des Romains, Napoléon III, l'empereur, voudrait se résoudre à n'être plus que le tronçon d'un autre *serpent gouvernemental*, — (le PARLEMENTARISME), — tronçon qui s'appelle, d'après Montesquieu, *pouvoir exécutif*.

Royaliste et républicaine à sa façon, la bourgeoisie demande qu'il fasse cela, elle l'y pousse, l'exige. Elle veut bien d'un roi, d'un empereur, d'un chef militaire à sa tête, comme *pouvoir exécutif*, comme *bras séculier*, disons le mot, comme *bourreau*, pour mettre à mort, en prison, en torture, ceux qu'elle lui désignera; mais elle veut les lui désigner; elle veut faire la loi, juger et condamner.

Elle ne veut pas être jugée, condamnée et légitimée par lui. Elle ne s'y fie pas. En face d'elle est le peuple, les paysans, les ouvriers, les pauvres, qui se tiennent à l'écart, attendent, sont républicains à leur manière, non à la sienne; gens de désirs et d'espérances, gens de foi, mais qui, tranquilles, ont besoin, pour marcher, d'un programme clair, succinct, satisfaisant.

Puis entre ce peuple et cette bourgeoisie, la kirlle, immense, mais surtout retentissante, de ces gens qui se disent *peuple, ouvriers, prolétaires*, s'agite, vocifère, et, pleine d'imprudence, voudrait que le peuple, à sa voix, s'élançât contre le *gouvernant*, l'empereur, l'empire, le tyran qui *deshonore la France*.

Il faut évidemment, à cette heure, de la chute de l'empire une question de *dignité humaine*. Là est un danger réel pour nous et pour bien d'autres. C'est bien de cela vraiment qu'il doit être question à cette heure! Le peuple a bien besoin d'un *gouvernant* digne, plus digne que celui qui est. Est-ce là être républicain de la république universelle, de *fond non de forme*, que de poser avant tout la question de dignité?

Je ne le pense pas. Il y a certainement dans ceux qui, dans cette occurrence d'une lutte incessante, sourde et prête à triompher, de la bourgeoisie contre l'empire, bourgeoisie qui a dans les puissances étrangères de profondes et singulières ressources; il y a, dis-je, dans le fait de ces gens-là, beaucoup d'ignorance naïve, beaucoup de trahison insigne et beaucoup d'ambition personnelle.

L'enfant généreux, ardent, plein d'illusion, d'amour; le traître, l'agent provocateur, et l'âme cupide, ambitieuse, avide de renom, s'y coudoient, s'em brassent, dans cette phalange qui crie sans cesse: *Aux armes*, et chante la *Marseillaise* de nos pères sans être le moins du monde ce que nos pères qui la chantaient de cœur étaient, des *jacobins*, c'est-à-dire des hommes qui voulaient l'unité et l'homogénéité de la France, au moyen de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Nous ne sommes pas, nous ne pouvons être les alliés de ces hommes si fort mélangés d'ailleurs, à plus forte raison les souteneurs de cette politique, nous qui voulons la République universelle, la République de fond. Nous ne sommes pas, nous ne pouvons pas plus être avec eux qu'avec les bourgeois. Disons-le-nous, et ne nous laissons pas surprendre par eux.

Voyez dans quelle impasse ils se mettent volontairement.

Ce ne peut être une émeute, ce qu'ils veulent; ce ne sera pas une insurrection: c'est donc une *bataille*.

Eh bien, pour la bataille, sur qui peuvent-ils compter? Est-ce sur la *bourgeoisie*, qui sait et craint derrière eux les penseurs et les *jacobins* futurs, c'est-à-dire le peuple des villes et des campagnes, le paysan et l'ouvrier?

Mais la bourgeoisie aimera mieux courber la tête mille fois un peu plus longtemps encore sous l'empire et reprendre plus tard son duel avec lui. Elle ajournera donc ce duel avec plaisir et joie, pourvu que la bataille refoule encore une fois ces buveurs de sang, ces républicains rouges, ces socialistes, et ce peuple de paysans et d'ouvriers qui lui ont fait peur, qui lui font toujours peur. Cela est évident, cela est certain.

Comptent-ils sur le peuple qu'ils cherchent à entraîner par leurs excitations malsaines?

Mais le peuple n'est pas avec eux, vous le savez aussi bien que moi: le peuple sait bien qu'on ne résoudra pas à coups de fusil son problème.

Il a payé son écot, en fait de ces choses, en mai 48 et en décembre 51, et, pris en masse, il ne veut

plus recommencer la bataille pour le plaisir de dire: *Voyons ce qui arrivera! ou, A bas, ce monsieur! son ton, sa manière, sa figure ne me reviennent pas: il n'est pas digne.*

Ils ne peuvent donc compter que sur eux seuls! Eh bien! ont-ils des armes? sont-ils disciplinés? Peuvent-ils tenir dans l'intérieur des villes? peuvent-ils tenir la campagne? Combien de batailles peuvent-ils perdre? Car tout est changé depuis 48.

La bourgeoisie s'est massée, le peuple s'est massé. La bourgeoisie sait ce qu'elle veut; le peuple commence à savoir ce qu'il doit vouloir et sait ce qu'il ne veut pas.

Cette situation respective du peuple et de la bourgeoisie crée les Césars, est favorable à leur ére; c'est le bon temps de la soldatesque et des généraux. Il faut donc la faire marcher. Voilà notre œuvre, à nous.

Ne nous dépatissons pas, et ne la retardons pas, ne la compromettons pas en faisant des alliances contre nature.

Il est beau d'être chevaleresque comme Barbès, jeune et victime comme Rochefort et Victor Noir, intrépide et pur comme Raspail, constant comme certains que je pourrais nommer; mais tout en les admirant et leur étant sympathiques, qu'ayons-nous besoin d'aller à eux? Nous demandent-ils? ont-ils besoin de nos conseils? Sommes-nous sans-ouvrage? N'avons-nous rien à faire? En face d'eux; voyez vous, nous sommes comme si nous étions en face du cerceau de notre plus cher enfant.

Tant que nous ne serons pas morts, marchons, pensons, parlons, instruisons, imprimons. Montrons à tous, enfants, intrigants, peuple, bourgeois, gouvernants, comment on sortira de ce siècle pestilenciel où l'on patauge depuis 89, à la recherche stupide d'un gouvernement fort et républicain, c'est-à-dire d'un *serpent gouvernemental* qui ne soit pas ou *personnel*, c'est-à-dire *trop fort*, ou *légaliste*, c'est-à-dire *trop faible*; qui ne vienne pas, en un mot, ou du ciel, ou de la terre.

AVIS.

HUMANITY CITY,

SECTION A DU KANSAS,
DE LA

Société Républicaine de Langue Française
DE
L'AMÉRIQUE DU NORD (ÉTATS-UNIS.)

M. JULES LEROUX,

Ex-représentant du peuple à l'Assemblée Nationale de 49; collaborateur et rédacteur en chef de divers journaux sous Louis-Philippe et la République de 48; entre autres: de la *Revue Encyclopédique*, de l'*Encyclopédie du XIX^{me} siècle*, publiées par MM. Pierre Leroux, son frère, et Jean Reynaud; de la *Revue Sociale*; de l'*Eclaircur du Centre*, etc.; auteur de plusieurs livres et brochures publiés et inédits;

Proscrit du 2 décembre 1849, par décret inséré au *Moniteur Universel*;

SE PROPOSE,

au moyen de ses parents et amis déjà réunis autour de lui, et d'un appel incessant à l'aide de publications *ad hoc* réitérées, lancé partout où besoin sera,

DE CRÉER:

à Neuchâtel, Nemaha County, Kansas,

UNE COLONIE RÉPUBLICAINE,

où les vrais principes de la *vie républicaine*, vers lesquels convergent, à leur insu, tous les mouvements révolutionnaires et réformateurs qui ensanglantent stérilement, à cette heure, en Europe, en Asie, en Amérique, en Afrique, en Océanie, partout, toute nation en voie de formation ou de décomposition, *seront seuls appliqués*. Il compte, à cet effet, sur l'appui moral et le concours direct, immédiat:

- 1° Des républicains de toutes les langues;
- 2° Des classes ouvrières de tous les pays;
- 3° Des hommes de cœur, d'intelligence et d'activité;
- 4° Des disciples intelligents et fidèles de Guillaume Penn;
- 5° Des amis et fervent admirateurs de l'œuvre *entamée, compromise*, des Washington, des Franklin, des Jefferson, des Monroe;
- 6° Des habitants, citoyens ou colons du Kansas, qui, particulièrement et spécialement, s'intéressent à la prospérité de cet Etat naissant, au développement de ses richesses agricoles, industrielles, manufacturières, commerciales;
- 7° Des femmes.

En conséquence, il ouvre une souscription volontaire, annuelle, au montant de *cinq dollars*, renouvelable au bout de l'an s'il y a lieu, à l'effet de créer et de desservir à Neuchâtel

UNE IMPRIMERIE-LIBRAIRIE,

organe créateur et vivificateur de la colonie projetée.

N. B.—Tout souscripteur, quel que soit son sexe, est prié, indépendamment de son nom, prénoms, etc., d'écrire lisiblement son adresse, ayant à recevoir périodiquement et gratis communication de comptes-rendus imprimés, touchant la situation véritable de l'entreprise au fur et à mesure de son développement.

S'adresser, pour les souscriptions, aux correspondants du "Bulletin" dans toutes les villes de l'Union, lesquels sont priés de les faire parvenir au citoyen JULES LEROUX, à Topeka, Box 624.

A NEW-YORK.

Le Comité chargé de la publication du *Bulletin* se renouvelant à tour de rôle, se réunit le premier et le second vendredi de chaque mois dans ses bureaux, 135, Wooster street, où tout ce qui concerne la rédaction et la publication du *Bulletin de l'Union Républicaine de Langue Française* doit être adressé.

La 1ère Section se réunit le premier et le troisième mercredi de chaque mois, à huit heures du soir, 100, Prince street.

La 2e Section le second et le quatrième mercredi de chaque mois, à huit heures du soir, à Steuben House.

La réunion générale des Sections le second dimanche de chaque mois, à neuf heures du matin, à Steuben House, Bowery.

A SAINT-LOUIS (Mo.).

La Section se réunit régulièrement tous les premiers dimanches de chaque mois à 8 heures du soir, à la salle des *Druides*, coin sud-ouest de Park avenue et de la 7e rue.

Pour tout ce qui concerne la Société de l'Union Républicaine de Langue Française aux États-Unis:

A NEW-YORK.—Au citoyen D. DEBUCHY, 83, Wooster street.

A SAINT-LOUIS.—Au citoyen BAUER, 616, Spruce street.

A CHICAGO.—Aux citoyens A. GAONARD et CLAPIER, 173, Monroe street.

A NEWARK.—Au citoyen GOLAY, 165, Walnut street.

A BOSTON (Mass.).—Au citoyen CHAVANE, care of Palmer Bachelard & Co., 142, Washington street.

A PATERSON.—Aux citoyens MERCIER et VOGEL.

A CARONDELET.—Au citoyen A. DIDIER.

A TOPEKA (Kansas).—Au citoyen JULES LEROUX.

A KEOKUK (Iowa).—Au citoyen CHEVILLON.

A LEAVENWORTH (Kansas).—Au citoyen CASIMIR BOUSSIS.

A SAN DIEGO.—Au citoyen HENRICH.

BUDGET DU "BULLETIN."

RECETTES.	DEPENSES.
Section de New-York:	1er numéro.....\$ 35.00
Souscription et ab.\$375.07	2me " 30.00
Banquet..... 204.38	3me " 30.00
	4me " 30.00
Total.....\$596.45	5me " 30.00
	6me " 38.00
	7me " 30.00
Section des autres Etats de l'Union:	Frais de poste:
Boston.....\$ 32.00	lettres et divers 5.00
Chicago..... 12.00	Total.....\$28.00
Donaldsonville..... 1.00	
Keokuk..... 7.00	
Leavenworth..... 3.00	
Little Rock..... 1.00	
Newark..... 24.00	
Patterson..... 7.00	
San Diego..... 5.00	
St-Louis..... 56.00	
Topeka..... 2.00	
Total.....\$150.00	
Grand total.....\$736.45	Balance en caisse...\$508.45

BULLETIN

BUREAUX :
135, Wooster street,
New-York.

ABONNEMENT :
Un an \$1. 00
Un numéro. . . 0 05

DE L'UNION REPUBLICAINE DE LANGUE FRANÇAISE.

PREMIÈRE ANNEE.

New-York, 15 Mai 1870.

NUMERO 8.

Le BULLETIN ne publie que les manuscrits acceptés par les SECTIONS et communiqués par les SECRÉTAIRES.

A NOS LECTEURS.

Les révolutionnaires socialistes de New-York ont enfin une imprimerie à leur disposition.

Après avoir formé plusieurs sections et s'être affiliés à l'Union républicaine de langue française de St-Louis (Missouri), ils ont créé un organe : le *Bulletin de l'Union républicaine*, pour publier les travaux de leurs sections et ceux des autres sections correspondantes.

L'existence de leur *Bulletin* mensuel une fois assurée, ils ont songé à le faire paraître plus souvent et surtout régulièrement ; mais convaincus que cela ne leur serait possible que lorsqu'ils auraient une imprimerie à eux, ils ont dirigé leur attention sur ce point.

La célébration de l'anniversaire de la république de 1848 leur a paru être une excellente occasion pour obtenir les premiers fonds nécessaires à leur entreprise, et ils se sont empressés de la saisir.

Organisé par quelques membres dévoués de l'Union, un banquet a été offert le 24 février aux socialistes révolutionnaires de New-York.

Leur nombre a été considérable et le banquet splendide. Les recettes de la soirée ont dépassé les dépenses de \$204.38. Ce surplus, comme cela avait été décidé à l'avance, a permis d'acheter l'imprimerie désirée.

Cette imprimerie a été mise au service des typographes des sections de New-York.

C'est le premier pas fait vers cet idéal social qui veut que le crédit soit gratuit et mutuel entre le travail et le capital, et que la société mette à la portée de tous les instruments de travail dans des conditions telles, que l'individu voie ses intérêts s'harmoniser avec ceux de la collectivité.

A l'heure qu'il est, l'Union a deux modes de manifestation : un journal dans lequel chacun pourra réclamer en faveur de ses droits lésés, faire entendre ses plaintes, exposer ses griefs et raconter ses souffrances ; tonner enfin contre les injustices multipliées dont lui ou ses frères travailleurs sont souvent victimes ; et une imprimerie créée spécialement pour le service de la République sociale des peuples, destinée à imprimer au prix du coût toutes les brochures, tous les livres et journaux servant à la propagande socialiste et révolutionnaire, et où plus tard tous les typographes pourront travailler à des conditions d'indépendance et de dignité qu'ils ne peuvent trouver nulle part ailleurs.

Ensuite, on pourra sans doute, — et pourquoi non, si on le veut? — créer une librairie et plusieurs autres branches de production ; mais il sera temps d'en parler quand le moment de les organiser sera venu.

Dorénavant, le *Bulletin* paraîtra régulièrement le 1er et le 15 de chaque mois, et nous espérons inaugurer l'année 1871 par un journal hebdomadaire.

Ceci dit, nous prions ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé de nous faire parvenir le plus tôt possible le montant de leur abonnement.

Un dernier mot :

Nous prions de nouveau les secrétaires correspondants de nous envoyer le compte-rendu des travaux de leurs sections respectives, afin que le *Bulletin* soit, de fait comme de nom, l'organe de l'Union républicaine toutentière.

De l'Éducation des Adultes.

Dans une discussion sur l'éducation un citoyen s'exprime ainsi :

Établissez votre république, disait-on à Platon. — Donnez-moi des hommes, répondait-il.

Eh bien ! citoyens, quand on parle de régénérer l'éducation publique, c'est le cas de dire aussi : Donnez-nous des professeurs.

Plusieurs siècles de despotisme nous ont inculqué ce maudit préjugé : Il y a dans le monde des grands et des petits, des supérieurs et des inférieurs. Trop souvent encore, nous nous inclinons devant ce que l'on appelle : l'homme de talent, l'homme d'élite.

Nous commençons, il est vrai, à secouer les langes du passé, à comprendre qu'il n'y a ni hommes supérieurs ni races supérieures.

A force de les avoir vus à l'œuvre, ces êtres privilégiés, ces intelligences d'élite, nous finissons par nous dire :

De loin, c'est quelque chose, et de près, ce n'est rien.

Mais hélas ! si nous réclamons tous la liberté pour l'homme, beaucoup la nient pour celui qui en aurait le plus besoin : l'enfant.

Sans doute, si nous fatiguons l'élève de leçons dont il ne comprend pas la portée, de langues mortes dont il ne sent pas l'utilité, d'études qu'il ne peut ni comprendre ni apprécier, par cela même qu'elles sont au dessus de son âge, sans doute, dis-je, la férule devient un complément nécessaire de l'éducation. Mais au contraire, si nous savons nous mettre à la portée de l'enfance, si nous comprenons qu'il y a chez elle un fond de curiosité inépuisable qu'il suffit d'alimenter, oh ! alors, nous verrons que la liberté est possible pour l'enfant comme pour l'homme, et que, si la contrainte est parfois nécessaire, c'est plutôt à l'impuissance du maître qu'au mauvais vouloir de l'élève qu'il faut s'en prendre.

Mais nos professeurs, habitués aux routines universitaires, forcés quand même de suivre ces routines dans leur pratique journalière, peuvent-ils comprendre cela ?

Hélas ! l'esclavage est encore si près de nous, que l'étude attrayante, tout comme le travail attrayant peuvent à peine se concevoir.

Et cependant, la nature a mis chez tout homme un désir insatiable de liberté, un besoin invincible de résister à toute oppression ; voilà pourquoi nous convoitons toujours le fruit défendu : Faire ce qu'on défend, c'est protester, c'est affirmer qu'on est libre. L'enfant proteste contre les caprices de la nourrice, l'écolier contre les ordres du magister, l'homme, contre les décrets des despotes. En tout temps, à tout âge, l'homme résiste à l'arbitraire et réclame la liberté.

Ah ! si l'on savait se mettre à la portée de l'enfance, si l'on savait l'intéresser, l'entraîner dans une série d'études attrayantes, au lieu de la gourmander, de la contraindre, le résultat serait bien différent. Si au lieu d'études répugnantes, on la menait dans les champs pour étudier les fleurs, les insectes, les oiseaux, tout ce qui frappe ses yeux, tout ce qui excite sa curiosité ; si on lui apprenait l'astronomie en face du ciel étoilé ; si on ne lui faisait faire un nouveau pas dans le sanctuaire de la science qu'après lui en avoir inspiré le désir, lui en avoir fait sentir l'utilité, je vous le demande, citoyens, aurait-on besoin de contrainte ? Non, non, mille fois non ! au lieu de pousser l'enfance au travail, il faudrait plutôt réprimer son ardeur.

Mais hélas ! pour cela, il faudrait que les professeurs, les parents, tous ceux qui ont influence sur la jeunesse aient dépouillé le vieil homme ; se soient débarrassés des préjugés, des manies et des vices que nous devons à des siècles de despotisme et d'esclavage.

Voilà pourquoi, citoyens, sans négliger rien de ce qui a rapport à l'éducation de l'enfance, nous devons surtout nous préoccuper de l'éducation des adultes.

Toute idée de vérité et de justice, dès qu'elle s'est fait jour dans les intelligences, se réalise bientôt dans les faits. L'histoire nous prouve à chaque pas que l'avènement d'une idée nouvelle produit toujours des réformes complètes, radicales, dans les institutions de la société.

Et puis, n'oublions pas que l'éducation se fait d'exemples, non de préceptes. On a beau prêcher les enfants, ils ne font jamais ce qu'on leur dit, mais ce qu'ils voient faire. Pouvons-nous espérer de réformer l'éducation des enfants, si nous ne réformons d'abord ceux qui doivent les guider par leur exemple, plus encore que par leurs leçons ?

Quelle éducation peut-on espérer de parents et de maîtres corrompus par de ridicules préjugés et par l'influence délétère d'une fausse organisation sociale ?

Peuvent-ils former des citoyens, ces prêtres de toutes sectes qui ne savent qu'étouffer la pensée, annihilier la raison ?

Peuvent-ils former des citoyens, ces *Duruy*, ces *Tardieu*, serviteurs du pouvoir qui les paie ; serviteurs, jusqu'au point de prostituer la science au service de toutes les infamies, de toutes les lâchetés, de tous les crimes ; serviteurs, jusqu'au point de signer des certificats de folie contre les sains d'esprit ennemis du pouvoir, et des certificats de raison en faveur d'un fou furieux, mais qui s'appelle Bonaparte ?

Peuvent-elles former des citoyens, ces grandes dames qui abandonnent leurs enfants, loin du toit paternel, aux soins d'une nourrice, pour se livrer sans entraves aux plaisirs futiles des salons ?

Peuvent-ils former des citoyens, ces millionnaires dont les enfants, entourés de valets prêts à faire leurs moindres caprices, se croient des êtres supérieurs, parce qu'ils voient les autres leur obéir ?

Peuvent-ils former des citoyens, ces riches oisifs qui, ne sachant que faire de leur temps et de leur argent, dépensent l'un et l'autre dans les orgies ?

Peuvent-ils former des citoyens, ces prolétaires qui, dédaignant les joies du foyer, ne cherchent qu'à s'étourdir au cabaret ?

Et ces malheureux nés dans les bouges du vol et de la prostitution, peuvent-ils devenir autre chose que des gibiers de potence ?

Vous le voyez, citoyens, pour élever convenablement l'enfance, il faut d'abord réformer les adultes, et pour réformer ceux-ci, il faut changer avant tout l'ordre politico-économique de la société.

Pour que la réforme sociale passe dans les institutions, il faut qu'elle s'affirme dans les esprits. Mettons la science à la portée des masses, non pas cette science officielle qui s'efforce d'accorder la raison et la foi, le despotisme et la liberté, le passé et l'avenir ; non pas cette érudition éclectique dont on ne nous berne que trop ; mais la science vraie, rigoureuse, mathématique, qui dissipe l'erreur et les préjugés au flambeau de la vérité. Développons chez le peuple le goût des études sérieuses, pour l'arracher des lectures frivoles qui ne servent qu'à l'endormir, à le corrompre. Répandons partout la haine de l'oppression et l'amour de la liberté. Disons bien haut qu'il ne faut plus de chaînes pour l'homme, ni d'entraves pour l'enfant ; que chacun doit pouvoir exercer et développer librement toutes les facultés, toutes les aptitudes qu'il a reçues de la nature. Un homme a beau être corrompu par le milieu qui l'entoure, tant qu'il sent en lui de grandes convictions, de généreuses aspirations, il est grand ; et s'il joint à cela l'élan et le feu de la jeunesse, il est parfois sublime.

Le jeune homme est toujours généreux : les intrigues de l'intérêt personnel, le souffle égarant de l'égoïsme, ne l'ont pas encore corrompu ; bercé par l'espérance, il est toujours prêt au sacrifice ; peut-il songer à de mesquins intérêts quand l'avenir s'ouvre radieux devant lui !

Agissons donc sur les adultes, citoyens, si nous voulons que ceux-ci réagissent utilement sur l'enfance ; formons des hommes !

Lazare, c'est le peuple ; courbé sous le double joug de la misère et de l'ignorance, il souffre, il s'effaïsse, il meurt ! . . . Mais qu'une grande doctrine d'égalité, de justice, lui rende un peu d'espoir, et, secouant sa torpeur, nous le verrons renaître à la vie. A nous, citoyens, à nous de préparer sa résurrection ; à nous de lui crier comme le Christ : LAZARE, LEVE-TOI ! . . .

Nous vivons à une époque de transition : les institutions du passé s'éroulent, et l'on voit poindre déjà l'aurore de l'avenir. A nous de jeter à tous les vents l'idée nouvelle, à nous de répandre la semence que nos

ils verront fructifier. Soyons les pionniers de l'avenir! Pour cette noble tâche, soyons prêts à tous les sacrifices, et s'il le faut, à tous les martyres; en avant!... Et nos fils nous béniront!.....

Le Capital et les Capitalistes.

1re SECTION.

Démontrer aux producteurs que la division du travail et l'introduction des machines dans l'industrie, quoique, constituant un progrès réel pour l'augmentation de la richesse sociale, leur sont funestes, c'est complètement oiseux. Ils s'en sont aperçus les premiers. Témoins les nombreuses révoltes qui ont eu lieu à presque chaque fois qu'on a introduit dans leurs ateliers une machine nouvelle.

Leur faire comprendre que les machines, comme tous les autres progrès dans l'industrie leur sont funestes, parce qu'au lieu d'être établies au profit des travailleurs, elles fonctionnent dans l'intérêt seul des capitalistes, c'est à moitié fait.

Mais leur démontrer comment il est possible d'avoir des ateliers, des machines, des outils et de la matière première à transformer, choses qui exigent de nombreuses et immenses capitaux, en se passant de l'aristocratie du capital, voilà qui est entièrement à faire.

Capital et capitaliste signifient la même chose pour la plupart d'entre eux, et cette confusion nuit à l'éclaircissement du problème.

Or, ce qu'il est d'abord urgent d'établir, c'est que tout socialiste qui lance l'anathème au capital, fait une fausse manœuvre, puisqu'on ne peut rien faire sans lui. Car tout est capital dans ce qui sert à la production, jusqu'à l'habileté, au savoir même de l'ouvrier qui travaille.

Ce qu'on veut proscrire, ce n'est donc pas le capital, mais ses abus; ses abus qui, par l'intermédiaire d'une aristocratie parasite, appauvrissent le producteur, et causent souvent la déchéance d'une nation entière.

Ainsi, attaquer le capital, tenons nous le bien pour dit, c'est plus qu'inutile, c'est bête. Lui arracher les dents, comme on disait en 1848, c'est-à-dire empêcher un homme, quelque riche qu'il soit, de maîtriser le crédit public, et d'entraver la production en la rendant rare et chère sur la place, voilà le premier pas.

Subalterner le capital à la production, et n'en faire que le serviteur du travail, voilà le but à atteindre; mais aussi, voilà le difficile.

Ce n'est pas que la difficulté soit dans les faits à accomplir. — Rien ne serait plus aisé et plus vite fait si l'on voulait, mais on ne veut pas. — Et quand je dis qu'on ne veut pas, cela s'entend des gouvernants, des politiciens, et des détenteurs des capitaux.

La plupart des gouvernants et des politiciens ne le veulent pas, parce qu'ils jouent, spéculent et bénéficient sur les oscillations des valeurs cotées à la bourse. — Les fortunes scandaleuses réalisées par les hommes politiques au pouvoir dans tous les pays, en sont la preuve indéniable. Ce n'est pas en faisant des économies sur leurs appointements, mais par des tripotages de bourse, des primes, des pots-de-vin, par toutes sortes de moyens non avouables, dans des entreprises malhonnêtes, dans des affaires financières véreuses, qu'ils ont acquis leurs richesses. Et certes, ils ne sont pas prêts à y renoncer.

Quant aux riches capitalistes, comme ils sont et seront les maîtres de l'Europe, aussi longtemps que la République sociale n'y sera pas établie, il n'y a pas de danger qu'ils demandent à changer quoique ce soit à un système politique qui leur est si profitable.

Ne sont-ils pas, comme Pa fort bien dit Tonssnel, les Rois de l'époque? Si la guerre éclate entre deux nations, n'interviennent-ils pas pour jouer le rôle de la vieille providence? Celle des deux nations qui a besoin d'argent pour s'armer et se munitionner ne s'adresse-t-elle pas à eux? et ne présentent-ils pas de préférence à celle qui leur offre le plus de sécurité et les plus gros bénéfices, vient-elle même ravager le pays qu'ils habitent?

Les capitalistes n'ont jamais été et ne seront jamais d'aucun pays; s'ils ne sont des exceptions. Dans l'antiquité, ceux de Carthage prêtèrent, dit-on, de l'argent aux Romains pour envahir leur patrie, par esprit de lucre, et avec l'espoir d'en être épargnés, pour prix de leurs services rendus à l'ennemi; ceux de Franco en prêtèrent demain aux étrangers qui s'approprièrent à guerroyer contre elle.

Ils pourraient en prêter aux deux nations également, dira-t-on, mais ils pourraient favoriser l'une plus que l'autre; or comme l'argent est le nerf de la guerre, et est que celui qui l'aura refusé, ou à qui il en aura été prêt le moins, sera placé dans une position plus désavantageuse, en supposant qu'il ne soit pas battu, sa victoire lui aura coûté plus de temps et plus d'hommes.

En présence d'une aristocratie maîtresse des moyens d'action, non-seulement dans l'industrie, mais encore dans la guerre, les peuples ne sont plus les arbitres de leurs destinées. Les capitalistes sont tout et ils sont con vaincus que rien n'est plus légitime.

Ainsi les travailleurs n'ont donc rien de favorable à attendre ni des gouvernements, ni des politiciens, ni de l'aristocratie du capital: il faut qu'ils en prennent leur parti, et s'émancipent eux-mêmes.

C'est ici que la question a besoin d'éclaircissement.

Que les ouvriers ne travaillent plus pour en enrichir d'autres qu'eux-mêmes: c'est juste! — Mais faute de capitaux pour entreprendre quoi que ce soit à leur compte: — Comment feront-ils pour travailler ailleurs que chez ceux qui les salarient? — Qui leur fournira les instruments de travail et la matière à façonner?

S'il n'y a plus d'exploiteurs ni d'exploités, il n'y aura probablement plus d'ateliers comme aujourd'hui. — Qu'y aura-t-il à la place? — Où les travailleurs devront-ils aller pour s'occuper?

En supposant qu'on leur indique un centre de production quelconque. — Comment? — Pour qui? — Et à quelles conditions y travailleront-ils?

Voilà ce que les producteurs doivent savoir, s'ils ne veulent pas que leurs tentatives d'émancipation soient encore longtemps stériles.

Comment les travailleurs pourront-ils produire désormais la richesse, s'il n'y a plus de patrons pour les occuper dans leurs ateliers? C'est bien simple: — Dans des centres sociaux de production dirigés par des hommes de leur choix et dont les fonctions dirigeantes devront être essentiellement temporaires.

Comment la richesse sera-t-elle distribuée, lorsqu'elle aura été produite sans le concours des capitalistes? — Au prorata mathématiquement déterminé à l'avance des travaux que chacun aura faits.

Quelle loi présidera à sa distribution? — Celle de la plus stricte égalité.

Maintenant, comment arriver à cette manifestation socialiste du travail, par où commencer? — En suivant tout simplement cet embryon de constitution socialiste que je vais transcrire et qu'aucune loi existante ne proscribit ni ne condamne; sauf à modifier, à réformer et même à refondre cette constitution à mesure que les progrès et les besoins de la société nouvelle l'exigeront.

Article 1er.

Il est établi une fédération entre tous les travailleurs.

Article 2.

Le but de cette fédération, (composée d'autant d'individus, de groupes et de sections que peuvent le nécessiter la diversité des industries et l'éloignement des lieux d'habitation), est:

- 1 — D'établir l'union entre tous les travailleurs des États-Unis et plus tard du monde entier.
- 2 — D'organiser au moyen de journaux et d'imprimeries, une propagande active parmi eux.
- 3 — De leur fournir la facilité d'acheter au prix de gros toutes les marchandises dont ils ont besoin dans les différents magasins qui seront établis sur les divers points du territoire.
- 4 — De créer des centres de production aussitôt que la consommation de n'importe quel article sera assez considérable pour en alimenter la quotidienne fabrication.
- 5 — De les soustraire aux partis politiques qui, sous prétexte de défendre leurs droits, les dupent et font litière de leur émancipation. — De les intéresser à leur cause, la seule importante et la seule vraie.
- 6 — De se rendre maîtres partout des nominations aux fonctions sociales qui se font par le suffrage, afin d'assurer leur liberté d'action; et de ne les décerner temporairement et sous condition qu'aux leurs, et qu'à ceux encore qui ont donné des preuves répétées de leur dévouement à la cause du travail.
- 7 — De créer une caisse fédérale.
- 8 — De palimenter au moyen d'une imposition par tête, dont le montant devra être fixé par un comité fédéral ad hoc élu par tous les membres des sections ou composé d'un ou de plusieurs membres des comités sectionnels, qui eux-mêmes, sont pris et renouvelés à tour de rôle tous les six mois.

C'est un système, dira-t-on, et un système qui mène au collectivisme d'abord et ensuite à la communauté, par conséquent qui annihile la liberté de l'individu.

Examinons:

Quant à être un système, nul socialiste n'en peut avoir, par la simple raison qu'il est partisan du progrès, et qu'il est indubitable que ce qui est bien aujourd'hui ne répondra pas au mieux que demain voudra, et qu'il sera en droit d'exiger.

Cela ne peut pas conduire davantage au communisme, vu que le travail, qui n'est que l'application des facultés physiques et intellectuelles au façonnement

d'un objet quelconque, est tout ce qu'il y a de plus personnel, de plus individuel; et qu'en rétribuant chacun selon son travail fait ou ses services rendus, on laisse l'individu complètement maître du choix de son travail, et de l'usage de la rétribution qu'il en a reçue. Fût-il seul de son avis, en ce qui concerne ses manifestations personnelles, nul ne peut l'opprimer, lui faire faire ce qu'il ne veut pas; comme lui ne peut faire faire aux autres ce qui est injuste et à son seul profit.

Il n'y a donc pas de *communisme*, mais il n'y a pas non plus d'*individualisme* absolu. Car en laissant à chacun son entière liberté d'action et la libre disposition de la réminération de ses efforts, il est indispensable que les instruments de travail, tels que terre, ateliers, machines, outils, matière même à façonner, soient mis à la disposition et sous la responsabilité de chacun de ceux dont la fonction est d'en user.

De plus nous devons déclarer hautement et sans réticence aucune, que le travailleur ne peut avoir en toute propriété sur la matière qu'on lui a donnée à façonner, que la valeur qu'il a ajoutée par son travail à l'objet, et non l'objet lui-même.

Cela permet, pour peu qu'on y réfléchisse, de transformer le commerce et de livrer les objets à prix de coût aux consommateurs; excepté ceux provenant d'un monopole naturel, ce qui est assez rare; ou ceux provenant des qualités productives du globe, qui n'ont coûté aucun effort humain, quand il n'y en a pas assez pour satisfaire à toutes les demandes; surplus dont la société doit user pour couvrir ses dépenses générales en remplacement de l'impôt.

Pour ce monopole naturel dont j'ai parlé incidemment, et qui ne sera probablement payé qu'aux inventeurs et aux artistes hors ligne, il y aura peut-être matière à chicaner. — Pourquoi? — Cela en vaudra-t-il la peine? — Qu'est-ce que cela peut faire à la société qu'un de ses enfants, parce qu'il l'aura dotée d'une invention qui décuple sa richesse, soit largement rétribué? — Rien, car il n'y a pas là flagrante injustice. — Ce qu'il importe à la société, c'est que l'argent donné à un homme, ne lui soit pas donné pour rien, et qu'il ne puisse s'en servir ensuite pour faire la hausse ou la baisse, pour maîtriser le crédit public.

Le capital servant à la reproduction de la richesse générale, n'étant plus le prêt de quelques individus, mais une réalité appartenant à la société qui en use pour édifier gratuitement et mutuellement le travail, ses abus disparaissent.

L'ouvrier a tout le fruit de son travail. Sa plus grande aisance lui permet de donner plus de temps à son instruction. Libre de penser et d'agir comme il veut, de travailler quand il veut, pour se manifester, il ne dépend plus que de lui-même. Et de tyrannique qu'il était pour le travailleur, quand il ne se prêtait que pour le bénéfice d'un seul, le capital devient son serviteur le plus cher et le plus dévoué.

Une Réception de la Première Section.

L'Union républicaine pose à tout récipiendaire quatre questions auxquelles il doit répondre par écrit. Voici la réponse d'un membre nouvellement reçu à la première section.

Première réponse:

Quels sont les devoirs d'un républicain envers l'humanité?

«S'il est une chose dont un républicain doit être pénétré avant tout, c'est l'idée du devoir. L'époque que nous traversons est, en effet, pour nous, une époque militante. Nous avons, nous les fils de la civilisation nouvelle, à effacer partout les traces de l'absolutisme monarchique et théocratique. Et le meilleur de nos titres, le plus fort de nos appuis dans cette lutte contre les éléments du passé, n'est-ce pas l'accomplissement de tous nos devoirs? C'est par là seulement que nous nous montrons dignes de la possession et du gouvernement de nous-mêmes, en prouvant que nous savons, dès à présent pratiquer tous les devoirs de l'homme, et nous acquitter de toutes nos charges civiles et politiques.

Faire de tous ces devoirs une analyse complète, serait une tâche trop ardue et trop longue, malgré tout le plaisir qu'il y aurait à développer le thème magnifique contenu dans ce mot de notre devise: *Fraternité*.

Et cette devise elle-même, belle comme tout ce qui est simple, comme tout ce qui est vrai, nous donne la meilleure classification du rapide aperçu auquel nous devons nous borner.

La *FRATERNITE* s'adresse à l'homme privé;

L'*EQUALITE*, au membre de la Société;

La *LIBERTE*, au citoyen de l'Etat.

1. Il ne suffit pas à l'homme privé d'être un *honnête homme*. N'avoir rien à démêler avec le code pénal est quelque chose, mais c'est loin d'être tout.

L'homme qui respecte toutes les lois, qui, par son travail quotidien pourvoit aux besoins de tous les

siens, sauvegardant par là même son indépendance et sa dignité; l'homme qui a donné à ses enfants l'instruction et l'éducation nécessaires pour faire d'eux de bons et utiles citoyens, cet homme-là n'a pas encore accompli toute sa tâche.

Il est un fleau que l'homme de cœur, — j'ai dit le républicain, — doit combattre de toutes ses forces: ce fleau a nom la misère. Il n'est pas donné à tout le monde d'être un Vincent de Paul, mais chacun doit venir en aide au malheur. D'ailleurs, la charité, telle que la comprend la société actuelle, ne peut pas être admise par la société républicaine. A nous, citoyens, de dégager ce mot de toutes les acceptions humiliantes qu'on lui a données.

La vie est une bataille où l'on ne doit pas abandonner les blessés. Que les soldats valides prennent leur part du fardeau; si tous se mettent à l'œuvre, la tâche sera bien moins lourde pour chacun, et nous arriverons tous ensemble au but commun, réalisant par l'association le problème de la vie pour tous.

(Et derrière les faiseurs d'aumônes: la part de l'infirme, de l'invalidé, de la veuve et de l'orphelin, cette part est sacrée, ils y ont droit. Proclamons comme un de nos premiers devoirs cette solidarité de tous les fils de la grande famille humaine.

2. Si la Fraternité assure à tous la vie matérielle, c'est l'Égalité qui assure à chacun la vie sociale.

La recherche de l'Égalité est un problème de tous les temps; beaucoup d'esprits, et des plus nobles, se sont voués à sa solution, et l'ont trouvée dans l'Égalité des conditions. Mais cette égalité est incompatible avec l'état actuel de la société, et ne pourra être réalisée que par un changement radical dans les conditions d'existence de cette même société. Ce changement, c'est la tâche de notre siècle, c'est le but de la révolution prochaine, qui va tous les jours, rassemblant les éléments de son œuvre, recrutant ses partisans, et qu'il nous sera peut-être donné de voir dans son complet épanouissement.

Examinons les devoirs du citoyen envers le groupe social, groupe régi, bien entendu, par des lois républicaines, et où tous les principes de la démocratie sont admis et mis en vigueur. Cette société repose évidemment sur l'égalité du droit des citoyens à tous les avantages sociaux: égalité du droit à l'instruction, au travail, à la gestion et à la surveillance des intérêts communs. Mais en retour le citoyen doit participer également au fonctionnement social, et cela dans la proportion équitable de ses forces. La société donnant également à tous les citoyens les moyens de développer leurs facultés, si l'un d'eux est doué d'aptitudes qui lui permettent d'acquiescer une certaine supériorité intellectuelle, il ne doit pas tout rapporter à lui-même, mais penser qu'ayant reçu davantage de la nature, il doit contribuer pour une plus forte part au fonctionnement normal et au perfectionnement de cette même nature. C'est en réalité un impôt proportionnel d'activité que chaque citoyen doit payer selon ses forces et ses aptitudes.

3. Ce que nous venons de dire de l'homme social s'applique également à l'homme politique: Son plus grand devoir est de faire en tout temps acte de vie.

Les Grecs appelaient *idiot*, d'où nous avons tiré l'injure idiot, l'homme qui se bornait à veiller à ses intérêts privés, sans s'occuper de ses autres devoirs.

Et cette quasi-mort politique, vous savez trop, citoyens, à quelles conséquences elle entraîne une nation.

Depuis dix-huit ans, la France a fait abdication d'elle-même, et aujourd'hui, il faut réapprendre aux enfants de 89 ce que c'est que la liberté, leur faire épeler de nouveau la déclaration des droits de l'homme; leur répéter que le citoyen ne relève que des lois et de sa conscience; qu'ils n'ont pas été créés pour être un troupeau, mais pour être les unités du grand nombre universel; que le temps est passé du fétichisme monarchique, qui permet à un seul être parasite d'absorber le plus clair de la substance d'une nation et d'entraver la marche du progrès.

Hélas! il faut plus encore; il faut que ceux qui ont conservé la foi fassent le sacrifice de leur liberté et de leur vie, afin que le fer de leur chaîne et les gouttes de leur sang, frappant au visage cette société inerte, il se produise parmi tant de cœurs engourdis, une secousse galvanique.

Citoyens, s'il est un devoir sacré pour des républicains, c'est de maintenir constamment vivante et active la liberté; c'est d'être en tout temps sur la brèche, afin que le moment d'oubli n'arrive jamais, où l'ennemi pourrait nous mettre le pied sur la tête et nous imposer cette honte de comparaître devant les nations, les mains vides du dépôt que nous avaient confié les générations précédentes.

A cette heure solennelle où la France,

Elle aussi, du passé, semble se souvenir,

rappelons un de nos premiers devoirs, l'Exemple.

C'est pour remplir ce devoir que vous avez fondé, au milieu d'une république, cette *Union républicaine*.

Vous avez fait appel à tous, et en particulier à ceux qui sentent couler dans leurs veines un peu du sang des héros de la Bastille et de Valmy, et pourquoi donc? sinon pour attester votre existence;

Pour propager parmi tous les sociétaires, et surtout au dehors, les doctrines de l'avenir;

Pour protester contre l'engourdissement et l'avilissement de tant de nos frères.

Que sont les paroles de vos orateurs? Des leçons.

Que sont les actes de votre société? Des exemples.

Vous avez compris que ce n'est pas assez d'avoir entre les mains la semence, mais qu'il faut encore la répandre; heureux si les vents en portent quelque chose à nos amis de la vieille Europe!

Et c'est pour m'acquiescer, aussi de ce devoir que je vous demande de m'admettre, si vous m'en jugez digne, au nombre de vos membres actifs.

Deuxième question :

Croyez-vous à l'amélioration de la société par le gouvernement républicain, ou pensez-vous que la forme du gouvernement soit indifférente à la marche du progrès?

"Il n'est pas bon que l'homme soit seul," a dit Moïse.

Ce qui est vrai pour l'homme, l'est aussi pour chaque classe de la société.

L'histoire prouve surabondamment la justesse de cet aphorisme, et voilà pourquoi l'idée moderne, résumant tous les enseignements du passé, a proclamé l'état de république le seul logique, le seul capable de conduire sûrement les sociétés au but de toutes les aspirations: le progrès.

L'isolement de l'homme ou de la classe qui entreprend de diriger une nation crée nécessairement une divergence d'intérêts entre les gouvernants et les gouvernés.

Divergence, ou plutôt antagonisme.

Le génie étant rare, et la vertu plus rare encore, il faut que l'homme sur qui se repose une société tout entière, tire d'ailleurs que de lui-même la force nécessaire pour accomplir son œuvre. Il lui faut non seulement toute la force matérielle, mais encore toute la force morale de la nation qu'il conduit; et tout le mouvement intellectuel, toute la prospérité matérielle des gouvernés, ne peuvent aboutir qu'au résultat que sait en tirer un homme nécessairement imparfait, trop souvent même mauvais.

Les effets de l'oligarchie sont les mêmes, car la classe privilégiée arrive très vite à considérer comme sa propriété ce qui n'est qu'un dépôt. L'usage de la puissance amène à ne reconnaître en toute chose d'autre volonté que la sienne, et à la tyrannie politique s'ajoute la tyrannie sociale.

Quant à la monarchie constitutionnelle, sa définition même la condamne. Un roi qui règne et ne gouverne pas, est un être neutre et par conséquent parasite; un rouage coûteux, inutile, sinon nuisible. — Si, en effet, il fait acte d'individualité, il détruit le fondement même du système. S'il se borne à son rôle d'exécuteur des volontés de la nation, combien de citoyens peuvent, à plus d'un titre, le remplacer, et à moins de frais. Cette forme de gouvernement n'est donc qu'un compromis entre les idées du présent et les superstitions du passé: c'est la présidence héréditaire, la comédie de la royauté et le mensonge de la république.

La lutte de l'humanité contre les inerties de la nature est assez pénible pour que la société ne s'impose pas ces charges inutiles et ne se prive du concours de personne; et l'organisation politique et sociale qui permet, qui impose même à chacun de remuer sa pierre ou son grain de sable est encore la meilleure.

Troisième question.

Croyez-vous qu'on puisse sacrifier ou même engager les droits des générations à venir par des décisions absolues?

Si le monde pouvait se flatter d'avoir trouvé la solution de tous les problèmes; si une sagesse quelconque avait prévu et résolu d'avance toutes les questions qui surgissent quotidiennement sous nos pas, et nous obligent bien souvent à reprendre l'œuvre sociale dans ses fondements, si nous pouvions, nous aussi,

Trouver que tout est bien et que notre œuvre est bon, il ne nous resterait qu'à formuler et graver sur des tables d'airain les principes sauveurs de l'humanité, puis à nous croiser les bras et regarder le monde tourner.

Mais, bien loin de là! Nous nous apercevons tous les jours que le nombre des vérités absolues est fort restreint; que l'évidence d'hier n'est aujourd'hui qu'une absurdité.

Notre travail lui-même nous pousse continuellement

en avant; il nous faut marcher, marcher encore, et par des décisions absolues, nous nous lierions les jambes! Nous rions quelque fois de la myopie de nos devanciers, et nous apprêtons à rire à nos descendants!

A rire, passe encore! mais nous savons trop ce que coûte de douleurs et de larmes l'enfantement d'une vérité ou la réfutation d'une erreur...

Du reste, penser que (tout en croyant bien faire) nous arrêterions le progrès, c'est de la fatuité. Retarder ce géant dans sa marche, est malheureusement possible; mais si nous ne sommes pas les premiers broyés, ce sont nos enfants que nous dévouons au martyre.

Quatrième question.

Croyez-vous à l'égalité de tous les hommes, sans distinction de race ou de religion?

Tous les hommes ayant à supporter les charges de la société, tous doivent participer également aux droits et aux avantages qu'elle procure.

Pour répartir l'onvrièr, ce n'est ni le sexe, ni la couleur de la peau qu'il faut considérer, c'est la tâche accomplie.

Quant à la question de religion, la conscience est chose sacrée; nul ne peut s'immiscer dans ce fort intérieur; mais aussi nul n'a droit d'imposer au prochain ses croyances ou les cérémonies de son culte.

Nous recevons de la section de Saint-Louis le morceau de poésie ci-dessous.

Nous nous empressons de l'insérer, quoique notre *Bulletin* ne soit pas destiné à publier des œuvres poétiques.

Nous profitons de l'occasion pour avertir nos correspondants que nous sommes maintenant en mesure de publier des brochures à prix coûtant pour tout ce qui concerne la propagande républicaine et sociale. Cela nous permettra de publier des travaux qui, pour une cause quelconque, ne pourraient trouver place dans le *Bulletin*.

Les sections ou les citoyens qui désireraient avoir leurs travaux publiés en brochure, sont donc priés de s'adresser aux bureaux du *Bulletin*.

Le Cauchemar de Bonaparte.

Où, pour mieux amuser la haute valetaille,
Qui te fit dans Paris gagner une bataille,
Tu peux bien restaurer aux fêtes de ta cour
Les plaisirs et les jeux qu'aimait la Pompadour,
Exiger que chacun qui vient aux Tuileries
Soit de la tête aux pieds couvert de broderies,
Et dans ton beau palais, hanté par des félons,
Polker gaiement le soir au son des violons!
Impudent histrion! Tu peux bénir la chance
Qui mit à ta merci la malheureuse France;
Mais ne viens pas te dire, en style officiel,
L'agent immaculé des volontés du ciel.
Dans ton intimité mette la Providence
Serait montrer assez jusqu'où va ta démenée,
S'il n'existait d'ailleurs de très bonnes raisons
Te donnant droit d'asile aux Petites-Maisons.

Faut-il donc s'étonner, si dans tes frénésies,
Tu manifestes tant d'étranges fantaisies?
Tu vises à l'éclat, au faste, à la grandeur,
Et tu ne cesses d'être un grotesque empereur.
Epris d'un sot amour pour les vieilles détroques
Que laisseront les rois de toutes les époques,
Turcaret en honneur le pourpoint de satin
Qu'égalait Louis Quinze auprès de sa catin.
Peu fait pour te parer de palmes immortelles,
Tu te contentes d'être un César en dentelles.
Mais tandis que tu crois, qu'à tes caprices vains,
Tes sujets sont toujours prêts à battre des mains,
Sais-tu ce qui se dit au sein de ton empire?
C'est que jamais Français ne vit un règne pire.
Tous l'attestent, hors ceux qui feignent ne pas voir,
Et qui sont engraisés à l'auge du pouvoir;
Gens au front rayonnant, à la face vermeille,
Crépus du lendemain, mendiant de la veille.
Oh! ceux-là, j'en conviens, chantent joyeusement
Domine sidrum fac pour ton gouvernement.

Les plus vils, selon moi, de cette tourbe infame,
Sont ces plats écrivains qui t'ont vendu leur âme;
Ces auteurs affamés, mercenaires esprits,
Dont l'or de ta cassette inspire les écrits;
Qui, se montrant pour toi d'une ardeur sans égale,
Pour te louer à l'aise, ont refait la morale.
Qu'importe que ces nains te dressent des autels
Ils ont beau t'élever au rang des immortels,
Tu n'auras jamais droit à d'autre apothéose

Qu'à celle qu'on verra dans leurs vers ou leur prose.
Pour tes faits, qu'ils soient vieux, ou bien qu'ils soient récents,

La corde conviendrait bien mieux qu'un pur encens,
Règne donc sur ceux-là qui, désirant un maître,
Un jour, faute de mieux, acclamèrent un traître,
Un lâche usurpateur issu d'un guet-à-pens,
Effronté protecteur des plus grands chenapans.
Dis que tu dois ton trône à des vœux unanimes!
Tu n'effaceras pas la tache de tes crimes.
Toi, qui fais consister ton rôle de Sauveur,
A proscrire celui qui porte un noble cœur;
A faire refléurir, au moyen de la bande
Que le fougueux Venillot cathéchise et commande,
L'amour de l'ignorance et de l'abjection;
Faire à chaque foyer assoir un espion;
Entremêler le culte avec des paquines,
Et montrer aux soldats ton goût pour les parades.

Ton rêve le plus cher, l'objet de tes desirs,
C'est, pendant qu'il est temps, d'accroître tes plaisirs.
Ils sont pour ton bonheur, bien qu'ils s'offrent en foule,
Comme une faible digue au torrent qui s'écoule,
Et qui, pour un instant, trop fougueux dans son cours,
Produit d'un accident, disparaît pour toujours.
C'est bien, amuse-toi, la France est ta conquête!
Qui peut tout, peut jouir chaque jour d'une fête.
Le temps fuit, eh bien, profite du moment,
Où ton étoile encor scintille au firmament.
On dit que, dans ta foi, tu la crois permanente,
Mais on la voit déjà s'éteindre et, vacillante,
Faire entrevoir à tous le signe précurseur
Du jour qui va bientôt te frapper de stupeur.

Mais comme tu n'es point d'une pâte divine,
Qu'on n'est pas os et chair sans être un peu machine,
Lorsque la lassitude et la satiété
Impriment à ton œil un regard hébété,
T'invitent à gagner ta nocturne retraite,
Quand fléchit l'épéon sous le poids de ta tête,
Savoures-tu soudain ce sommeil précieux
Que l'homme jute sent comme un baume des cieux?
Non! tu deviens la proie du remords qui t'accable;
Le paisible sommeil n'est point pour le coupable.
Dieu, pour te châtier, dans une vision,
Suscite de soldats toute une légion;
Non point tels que les tiens, qui pour raisons connues,
T'accablent de vivats le long des avenues;
Mais les spectres sanglants des soldats de la loi,
Que par ton ordre, un jour, assassina Leroy.
L'auteur trois fois divin de l'humaine justice,
A voulu que par eux commençât ton supplice.
Chaque nuit se produit la même illusion.
Des instruments rouillés de l'inquisition,
Leurs bras sans chair se sont armés pour tes tortures;
Ils vengent tour à tour toutes tes forfaitures,
Par des moyens nouveaux et des raffinements
Qui resteront toujours inconnus aux vivants.
Quand ils ont sur tes os éמושé plus d'un sabre,
Une moitié se livre à la danse macabre;
L'autre écrit sur les murs, avec ton sang, les noms
De tes hideux suppôts, tes féaux compagnons;
De ces hommes fumeux par tant d'ignominies,
Tous marqués pour bientôt te suivre aux géonies,
Dans ces lieux où l'on voit les plus obscurs brigands,
Enchaînés côte-à-côte aux plus cruels tyrans.

Mais quel spectacle eneor devant toi se prépare?
Pour qui cet appareil qui semble si bizarre,
Cette cage où Carter enferma ses lions?
"Pour vous, sire, entrez-y, nous vous en supplions."
Ah! toi qui te croyais le plus grand de l'Europe,
Comment te trouves-tu, réponds, dans cette échoppe?
Dans quelle abjection tombe ta Majesté!.....
Mais pour grandir il faut un peu d'avarsité.
Ainsi qu'un vil métal s'épure par la flamme,
Au creuset du malheur va s'affermir ton âme;
Tu pourras mieux ainsi, privé de tes splendeurs,
Rêver sur le néant des humaines grandeurs.
Voir si, quand de son cœur l'espérance est ravie,
Le stoïque Caton, en s'arrachant la vie,
Augmente encor sa gloire, et si Socrate eut tort
De se soumettre aux dieux, en attendant la mort.
Quel sort inattendu!... la cage de l'hyène
Pour toi s'est transformée en une Sainte-Hélène!...

Tandis qu'anéanti par cette vision
Qui torture ses sens et confond sa raison,
Tout à coup il se voit entouré de ses frères,
Malfaiteurs couronnés, instruits tardivement
Que le crime jamais n'échappe au châtiement.
En face de la loge où chacun se lamente,
Un tribun populaire ainsi les complimente:
"Vous qui n'avez connu que le droit du plus fort,
Tyrans, vous êtes tous dignes du même sort!
Les peuples de l'Europe, en un jour de colère,
Enfin de leurs malheurs, ont voulu clôturer
Et, le ciel les aidant, ils vous ont tous fait voir
Qu'eux aussi dans leurs mains possèdent un pouvoir.
Ils ne laisseront point décider par quelqu'autre
S'il est aussi divin et juste que le vôtre.
Vous aurez à subir la peine du talion.
Hâtez-vous d'implorer son auguste clémence.
Et ce palais d'un roi qu'on appelle lion,
Jusqu'au suprême instant de votre dernière heure
Vous sera garanti comme votre demeure.
Si de l'éternité prêts à franchir le seuil,
Quelque réflexion peut dompter votre orgueil;
Si vous croyez qu'un Dieu punit et récompense,
Hâtez-vous d'implorer son auguste clémence.
Le peuple qui, toujours, quelque fût son courroux,
A prouvé qu'il était moins inhumain que vous,
Daigne vous accorder une faveur unique;
Il veut que vous puissiez, mais en place publique;
Aussi, comme à travers ces barreaux protecteurs,
Recevoir les regrets de vos adulateurs; .

Et toi qu'il m'est donné de peindre dans ta chambre,
As-tu bien reposé, criminel de Décembre?
D'où vient que je te vois un visage abattu?
Tu parais ce matin sans force et sans vertu.
Qui jamais eût prévu que ta mâle énergie
T'aurait laissé tomber dans cette léthargie?
Dans ton intérieur qu'est-il donc survenu?
Ah! de ton mal caché le secret m'est connu:
D'un cauchemar sans fin, l'affreuse tyrannie,
A transformé ta couche en un lit d'agonie.
La crainte d'éprouver quelque sanglant affront,
La peur qu'un assassin ne découvre ton front,
Le bruit sourd et lointain d'une horrible tempête,
Viennent toujours troubler tes plus beaux jours de fête.

Il dit. Une lueur qui perce les ténèbres
Vient soudain disperser ces images funèbres,
Et par degrés, le jour gagnant l'appartement,
Fait cesser ce prestige ou cet enchantement.
Ainsi le vout l'autour de la loi naturelle,
Loi gravée en nos cœurs pour la rendre éternelle.
Lorsqu'un mortel l'enfreint, dans sa prochaine nuit,
Le Dieu vengeur déjà l'assiège et le poursuit
Et lui souffle un poison dont l'affreuse amertume
Dans ses prospérités lentement le consume.
C'est ainsi que souvent il venge un attentat.
D'un vulgaire assassin ou d'un vil potentat.

Et toi qu'il m'est donné de peindre dans ta chambre,
As-tu bien reposé, criminel de Décembre?
D'où vient que je te vois un visage abattu?
Tu parais ce matin sans force et sans vertu.
Qui jamais eût prévu que ta mâle énergie
T'aurait laissé tomber dans cette léthargie?
Dans ton intérieur qu'est-il donc survenu?
Ah! de ton mal caché le secret m'est connu:
D'un cauchemar sans fin, l'affreuse tyrannie,
A transformé ta couche en un lit d'agonie.
La crainte d'éprouver quelque sanglant affront,
La peur qu'un assassin ne découvre ton front,
Le bruit sourd et lointain d'une horrible tempête,
Viennent toujours troubler tes plus beaux jours de fête.

Si, jaloux de passer à la postérité,
Il manquait à ton nom un titre respecté,
Dont la gloire immortelle eût grandi d'âge en âge,
Au lieu de te donner un empire en partage,
A l'aide de moyens qu'eût repoussé Néron,
Que n'as-tu pas plutôt imité Washington!
Washington, surnommé Père de la patrie,
Dont rien ne peut ternir la mémoire chérie!
Les enfants qui naîtront aux siècles à venir,
De leur mère apprendront qu'ils doivent le bénir!
Sa gloire, rayonnant à travers tous les âges,
Il sera vénéral des héros et des sages.
Et son plus juste titre à l'immortalité,
C'est que son beau pays lui doit la liberté.

Et toi, tant qu'ici-bas, de perverses maximes,
N'auront pas confondu les vertus et les crimes,
Tu ne peux espérer de voir vivre ton non,
Que comme objet d'horreur et d'exécration.

Union Républicaine de Langue Française.

CENTRE DE NEW-YORK.

Dans une séance générale extraordinaire tenue le 22 avril, l'Union républicaine de New-York (sections réunies), a voté l'adresse suivante, au sujet du plébiscite.

Copie en a été envoyée immédiatement aux principaux journaux républicains de France.

Les Membres de l'Union républicaine de New-York, aux Citoyens français;

Frères et Concitoyens,

L'empire vous tend un piège...
Seutant le sol crouler sous ses pieds, il cherche, par une dernière manœuvre, à consolider le pouvoir personnel, tout en feignant de se retremper dans un vote national.

Le plébiscite qui va vous être soumis est la consécration la plus éclatante du vote néfaste qui a infligé l'empire à la France.

La dynastie des Bonaparte n'abdiqua pas, n'abdiquera jamais de son plein gré.

L'empire a beau feindre de se laisser arracher, lambeau par lambeau, quelques concessions illusoire, la pensée dirigeante, la pensée unique est là : c'est le règne du despotisme.

Pour nous, véritables républicains, nous ne pouvons

nous dégrader dans ces compromis; ce serait avilir la liberté et le nom sacré de république.

Au nom de vos pères qui ont lutté;
Au nom des martyrs qui ont versé leur sang;
Au nom des mitrailleurs et des transportés;
Au nom de vos représentants outragés dans l'exercice de leur mandat par les séides du despote qui leur interdit de discuter la question qui vous est soumise;
Au nom de la sainte liberté;
Au nom de la future et prochaine république universelle;

Nous vous adjurons de répondre à ce plébiscite de la seule manière possible, non pas en vous abstenant matériellement, — car il faut que nous nous comptions, — mais en déposant dans l'urne un bulletin blanc.

NI OUI, NI NON!
La seule réponse que mérite l'empire, c'est qu'on ne lui réponde pas.

Communications.

Chicago, le 14 avril 1870.

Citoyens.

La Société Républicaine de Langue Française de Chicago s'étant réunie dimanche dernier, 10 avril, je vous envoie un extrait du procès-verbal de la séance.

Il est décidé :
Qu'une réunion générale obligatoire aura lieu tous les trois mois, destinée à passer en revue les questions posées dans les réunions précédentes.

Une amende de 25 cents est proposée. Cette proposition rencontre une assez forte opposition et finit par être adoptée.

La première réunion trimestrielle est fixée au 2e dimanche de juin.

Une souscription de 10 cents par mois est ouverte pour acheter un drapeau et couvrir quelques petits frais imprévus.

La section de Chicago est en pleine voie de prospérité; à chaque séance, de nouveaux membres sont admis. Aussitôt après l'élection du nouveau bureau, qui aura lieu en juin, nous pourrons nous occuper sérieusement du but de l'Union Républicaine, et travailler aux moyens d'y arriver.

P. GAGNIARD, sec. cor.

ARTICLE 32 DU REGLEMENT DE LA SECTION DE BOSTON. — Tout nouveau candidat sera tenu de verser \$1.00 le jour de son admission, pour abonnement au Bulletin de l'Union Républicaine.

BONNE AUBAINE POUR L'IMPRIMERIE. — Les citoyens de Newark nous font savoir qu'ils se préparent à célébrer l'anniversaire du 14 Juillet 1789 par un grand pique-nique donné au profit de l'imprimerie du Bulletin. Ils comptent sur le concours des citoyens de New-York.

REUNIONS.

A New-York

La première section se réunit le premier et le troisième mercredi de chaque mois, à huit heures du soir, 100, Prince street.

La deuxième section se réunit le second et le quatrième mercredi de chaque mois, à huit heures du soir, à Steuben house, 295 Bowery.

La réunion générale des sections se tient le second dimanche de chaque mois, à neuf heures du matin, à Steuben House, Bowery.

Le Comité chargé de la publication du Bulletin, se renouvelant à tour de rôle, se réunit le premier et le second vendredi de chaque mois, à huit heures du soir, dans ses bureaux, 135, Wooster street, où tout ce qui concerne la rédaction et la publication du Bulletin de l'Union Républicaine de Langue Française, doit être adressé.

A Saint-Louis, Mo.

La Section se réunit régulièrement tous les premiers dimanches de chaque mois à 3 heures du soir, à la salle des Druides, coin sud-ouest de Park avenue et de la 7e rue.

CORRESPONDANCES.

Pour tout ce qui concerne la Société de l'Union Républicaine de Langue Française aux Etats-Unis, s'adresser :

A Boston, Mass. — Au citoyen CHAVARR, care of Palmer Bachelard and Co., 102, Washington street.

A Carondelet, Mo. — Au citoyen A. DIDIER.

A Chicago, Ill. — Aux citoyens A. GAGNIARD et CLAPIER, 173, Monroe street.

A Koekuk, Iowa. — Au citoyen CHEVILLON.

A Leavenworth, Kansas. — Au citoyen Casimir BOUTSE.

A Newark, N. J. — Au citoyen GOLAT, 165 Walnut street.

A New-York. — Au citoyen D. DUBOIS, 33, Wooster street.

A Paterson, N. J. — Aux citoyens MESSIER et VOORLI.

A Saint-Louis, Mo. — Au citoyen BAISSE, 616, Spruce street.

A Topeka, Kansas. — Au citoyen JULES LAMOUR.

Imprimerie sociale, 135 Wooster street, N. Y.